Questes

Revue pluridisciplinaire d'études médiévales

41 | 2019

L'insulte et l'injure

Introduction

Tobias Boestad et Nicolas Garnier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questes/5472>

DOI : 10.4000/questes.5472

ISSN : 2109-9472

Éditeur

Les Amis de Questes

Édition imprimée

Date de publication : 11 novembre 2019

Pagination : 11-27

ISSN : 2102-7188

Référence électronique

Tobias Boestad et Nicolas Garnier, « Introduction », *Questes* [En ligne], 41 | 2019, mis en ligne le 20 décembre 2019, consulté le 23 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questes/5472> ; DOI : 10.4000/questes.5472

Introduction

Tobias BOESTAD et Nicolas GARNIER

Sorbonne Université – Faculté des Lettres

Au profane intéressé par la question de l'insulte et de l'injure au Moyen Âge, le premier choix proposé sur Internet se trouve être la page grand public *Topito*, qui propose un « Top 10 des insultes médiévales à réhabiliter, oyez oyez coqueberts et puterelles¹ ! » L'insulte et l'injure intègrent donc l'imaginaire populaire concernant cette période, au même titre que l'Inquisition et le droit de cuissage. À ce titre, elles se révèlent être un terreau doublement fertile : d'abord en ce que la langue médiévale, en l'occurrence l'ancien français, apparaît comme le lieu du désuet tout autant que de la création lexicale ; ensuite parce que le Moyen Âge, époque barbare d'entre-deux civilisationnel, ne saurait être que le moment de toutes les violences, qu'elles soient physiques, sexuelles ou langagières².

Définir l'insulte et l'injure comme une forme de violence paraît presque pléonastique, ne serait-ce qu'en égard à leur étymologie. Si l'on en croit le *Trésor de la Langue Française*, le premier, déverbal d'« insulter », aurait été un emprunt au latin médiéval *insultus* signifiant « assaut, attaque », soit une violence physique, avant d'évoquer une offense en paroles ou en actes à partir du XIV^e siècle. Quant au second, il est

¹ *Top 10 des insultes médiévales à réhabiliter, oyez oyez coqueberts et puterelles !*, mis en ligne le 03/04/2016, <http://www.topito.com/top-insultes-moyen-age-langue-francaise-sale-coquebert> (page consultée le 31/01/2018).

² Léonard Dauphant, « Introduction », *Questes*, n° 14, *Violences médiévales*, dir. Léonard Dauphant, 2008, p. 3–7.

issu du latin classique *injuria*, qui a alors le sens de « tort, injustice, dommage », avant de se restreindre au sens de « parole offensante » au XII^e siècle. Actuellement, les deux termes sont proches, phonétiquement et sémantiquement, et peuvent même être considérés comme de parfaits synonymes. Néanmoins, l'insulte met l'accent sur le mot ou sur le geste lui-même, tandis que l'injure renvoie à sa valeur d'outrage, c'est-à-dire à sa charge offensive, même si l'on peut généralement employer l'un pour l'autre. L'insulte et l'injure ne sauraient toutefois être limitées au seul langage : au contraire, bien plus qu'en français moderne, ces termes pouvaient aussi connoter à l'époque médiévale des actes physiques.

C'est donc davantage en fonction de leur sens qu'il convient de classer les différentes insultes médiévales. Ainsi Nicole Gonthier distingue-t-elle les insultes qui renvoient au courage, ou plutôt à l'absence de courage, comme « coart » ; celles qui renvoient aux interdits religieux, notamment à l'hérésie avec « bougre », de *bulgarius* (« bulgare »), faisant référence à la secte des Bogomiles, puis bientôt également à la sodomie ; celles qui ont trait aux tares physiques et à la maladie, telles que « lare », une référence à la lèpre ; celles à caractère sexuel (« paillard », « ribaud ») et enfin celles en rapport avec la place de l'insulté dans la communauté (injures politiques ou d'honneur, comme « félon³ »). À partir d'un corpus littéraire de la fin du Moyen Âge, Dominique Largogette classait quant à elle l'ensemble en quatre types d'injures : les métaphores dégradantes assimilant l'injurié à la « merdaille » ; les métonymies par lesquelles l'individu se trouve entièrement défini par un de ses défauts, comme « orde vieille », soit « vieille sale, répugnante » ; l'assimilation à des marginaux, comme « filz a putain » ; et l'attribution de noms propres

³ Nicole Gonthier, « *Sanglant Coupaul !* », « *Orde Ribaude !* ». *Les injures au Moyen Âge*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Histoire », 2007, p. 13.

de personnages risibles tel Saint Coquilebault⁴. Au classement thématique de Nicole Gonthier, Dominique Lagorgette préfère ainsi un classement en tropes. L'un comme l'autre tendent à l'exhaustivité selon une optique historique ou littéraire, dont il faudra tenir compte.

À l'insulte et l'injure, on pourrait rattacher le blasphème, qui se définit comme un outrage à la divinité ou au roi sacré⁵ : si c'est bien là l'étymologie latine de ce terme⁶, son sens est bien moins précis en ancien français, où on le retrouve sous la forme *blastengier*, qui renvoie de manière générale à n'importe quel type d'outrage, exactement comme l'insulte. C'est par exemple le cas dans la chanson de geste *Aiol*, dont le héros éponyme est fort mal reçu à Poitiers : « Il s'oït blastengier, si fort gaber⁷ ». Aiol se considère bien comme insulté dans ce passage : le verbe n'a donc pas la spécialisation qu'il finit par prendre à la fin du Moyen Âge. Que ce soit dans son sens moderne restreint ou dans son sens médiéval, plus polysémique, le blasphème a donc toute sa place aux côtés de l'insulte et de l'injure. On mentionnera enfin le terme *laidengier*, parfait antonyme de *louer*, lui aussi d'un usage courant.

⁴ Dominique Lagorgette « Termes d'adresse, acte perlocutoire et insultes : la violence verbale dans quelques textes des XIV^e, XV^e et XVI^e siècles », *La violence dans le monde médiéval*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, coll. « Senefiance », 1994, p. 325.

⁵ À ce propos, voir le livre de Jacqueline Hoareau-Dodinau, *Dieu et le roi. La répression du blasphème et de l'injure au roi à la fin du Moyen Âge*, Limoges, PULIM, 2002.

⁶ Étymologie elle-même issue du grec *blasphemein*.

⁷ « Il entendit les insultes qui étaient très moqueuses », *Aiol, chanson de geste (XII^e-XIII^e siècles)*, éd. Jean-Marie Ardouin, Paris, Honoré Champion, 2016, p. 267, v. 1000. Exemple issu de Dominique Lagorgette « Les syntagmes nominaux d'insulte et de blaspshème », *Thélème. Revista Complutense de estudios franceses*, numéro extraordinario 1, dir. Amalia Rodriguez-Somolinos, Madrid, Université Complutense, 2003, p. 173.

Définir l'insulte

Les deux types de textes qui s'intéressent le plus à ces questions sont ceux relevant du droit, puisqu'ils cherchent à définir le fait pour mieux le punir, et ceux des hommes d'Église. Si, parmi ces derniers, les prédicateurs n'évoquent que peu l'insulte ou la réduisent au rang de péché véniel, c'est qu'ils la jugent moins grave que les questions du mensonge ou de la diffamation⁸. Les théologiens s'intéresseront en revanche davantage au problème, notamment saint Thomas d'Aquin qui différencie les insultes qui blessent et les insultes proférées sans intention de nuire, à manière de plaisanterie. D'après lui, seules les premières sont réellement répréhensibles⁹. La *Summa Pisanella* du dominicain Barthélemy de Pise distingue quant à elle :

la *detractio*, critique méprisante et dévalorisante de quelqu'un, la *maledictio* ou imprécation, *l'injuria* ou injure, la *blasphemia* ou blasphème enfin, dont la frontière avec l'injure reste assez imprécise¹⁰.

La violence et la gravité d'une injure sont aussi intimement liées à un sentiment d'honneur individuel très développé, qui ne concerne d'ailleurs pas uniquement l'aristocratie, mais bien tous les niveaux et toutes les sphères de la société médiévale¹¹, y compris les milieux intellectuels et universitaires : contrairement au discours argumenté, l'injure s'attaque à la victime comme individu ou comme membre d'une corporation, pointant du doigt ses tares physiques ou ses déviances religieuses supposées.

⁸ Nicole Gonthier, « *Sanglant Coupaul !* », « *Orde Ribaude !* »..., *op. cit.*, p. 27.

⁹ Dominique Lagorgette, « Les syntagmes nominaux d'insulte et de blasphème », *art. cit.*, p. 176.

¹⁰ Nicole Gonthier, « *Sanglant Coupaul !* », « *Orde Ribaude !* »..., *op. cit.*, p. 27.

¹¹ Thierry Dutour, *Sous l'empire du bien : « bonnes gens » et pacte social, XIII^e-XV^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2015.

Dans ces milieux comme dans d'autres, l'injure est d'autant plus violente qu'elle est publique : elle met alors au jour de manière plus ou moins préméditée une vérité, réelle ou fantasmée, mais toujours compromettante, exposant la victime à l'infamie. Aussi l'injure sera-t-elle d'autant plus lourdement sanctionnée qu'elle aura été proférée devant des témoins, mettant à mal la réputation de la victime. Parfois, comme par exemple dans le droit de la ville allemande de Lübeck, l'offenseur est sommé de prouver la véracité de ses allégations, de manière à transformer l'insulte en accusation en bonne et due forme¹².

La gravité d'une injure se mesure enfin à l'identité et à la qualité de l'insulteur et de sa victime. Bien souvent, les hommes paient plus que les femmes, réputées bavardes, et les injures sont d'autant plus graves lorsqu'elles sont prononcées à l'encontre d'un notable¹³. Surtout, la justice et les lois se durcissent considérablement lorsque la transgression, verbale ou physique, quitte le cadre des rancœurs personnelles pour toucher au politique. Presque toujours, l'insulte fait dans ce cas l'objet de sanctions exacerbées : dans un jugement passé à Dijon en 1450, un certain Phelip-pot Martin, « périlleux homme, [...] sédicieux, noisieux et plain de mauvais langage », est condamné au bannissement pour avoir traité les échevins de la ville de voleurs et de menteurs en présence d'hommes de loi¹⁴. À Lübeck, toute offense verbale ou physique portée contre un consul de la ville était punie d'une amende de 60 schillings à l'intéressé, plus 10 schillings pour chacun des autres consuls, dont le nombre tournait généralement autour de la vingtaine, ainsi que trois marcs à la ville : car à

¹² *Lübecki õiguse Tallinna koodeks 1282. Der Revaler Kodex des lübischen Rechts*, éd. Tiina Kala, Tallinn, Tallinna Linnaarhiiv, 1998, p. 42, § 34.

¹³ Claude Gauvard, « Injure », *Dictionnaire du Moyen Âge*, dir. Claude Gauvard, Alain de Libera et Michel Zink, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2002, p. 717.

¹⁴ Nicole Gonthier, « *Sanglant Coupaul !* », « *Orde Ribaude !* »..., *op. cit.*, p. 18, note 20.

travers son représentant, l'insulte éclaboussait l'autorité publique, laquelle ne se privait pas de sanctionner le coupable plus lourdement encore, et de manière arbitraire¹⁵.

Plus graves encore sont les injures portant directement atteinte à la majesté divine ou royale, le blasphème ou le crime de lèse-majesté, les deux allant de plus en plus souvent de pair à partir de la fin du Moyen Âge, du fait des transformations de l'institution royale et de l'utilisation plus systématique des règles issues du droit romain. Initialement réservé aux actes de félonie, le concept de *crimen maiestatis* en vient progressivement à inclure toutes formes d'injures, y compris verbales, dirigées contre l'honneur du roi. L'un des premiers à en faire les frais, au début du XIV^e siècle, est Bernard Saisset, évêque de Pamiers, accusé entre autres griefs d'avoir traité le roi Philippe le Bel de bâtard et de faux-monnayeur¹⁶. La criminalisation du blasphème et de l'injure au souverain et leur répression de plus en plus souvent conjointe semblent ainsi servir l'affirmation d'un pouvoir royal de plus en plus soucieux de soigner son image¹⁷.

Définir l'insulte, ce serait donc se donner les moyens de sa répression. Mais où commence l'insulte ? À partir de quel degré de violence une invective ou une provocation devient-elle répréhensible ? La limite semble floue et on ne s'étonnera donc pas de voir de nombreux textes juridiques s'efforcer de distinguer ce qui est injurieux de ce qui ne l'est pas. On en trouve des exemples dans toute l'Europe, des communes italiennes jusqu'en Suède, où les lois provinciales dressent des listes

¹⁵ Wilhelm Ebel, *Lübisches Recht. Erster Band*, Lübeck, Verlag Max Schmidt-Römhild, 1971, p. 247.

¹⁶ Jacqueline Hoareau-Dodinau, *Dieu et le roi*, op. cit., p. 182–183 ; Jeffrey H. Denton, « Bernard Saisset and the Franco-Papal Rift of December 1301 », *Revue d'histoire ecclésiastique*, vol. 102, n° 2, 2007, p. 399–427.

¹⁷ Jacqueline Hoareau-Dodinau, *Dieu et le roi*, op. cit., p. 13–14.

d'injures verbales, grossières ou non, mais juridiquement reconnues comme « mots de provocation » (*okvädingsord*). La *Loi des Gotlandais*, par exemple, en connaît quatre : « voleur et meurtrier, brigand et incendiaire », et décrit les procédures judiciaires à suivre le cas échéant¹⁸. Dans l'*Ancienne loi de Västergötland*, le répertoire est bien plus pittoresque :

Si quelqu'un traite autrui de chiot, l'autre dit : « qui ça ? — Toi », répond-il. — « Je prends à témoin que tu m'as désigné d'un mot de provocation ». Pour cela, seize *örtug* pour [le plaignant, et autant pour le roi et pour l'assemblée judiciaire]¹⁹.

Ou encore : « Je t'ai vu forniquer avec une vache ou une jument » ; « Je t'ai vu coucher avec ta mère » ; « Je t'ai vu fuir contre un seul homme, la lance encore sur le dos », c'est-à-dire avant même de l'avoir détachée en vue du combat²⁰.

Ces exemples, qui semblent se référer à autant d'affaires particulières ayant fait jurisprudence, montrent par leur précision même combien serait vaine toute tentative de donner légalement une définition claire et un catalogue complet des injures répréhensibles. La stratégie de la liste condamne les législateurs à « répondre à l'impromptu des invectives par une litanie des sanctions²¹ ». Mais visait-on seulement la clarté exhaus-

¹⁸ *Corpus iuris Sueo-Gotorum antique. Samling af Sweriges Gamla Lagar*, vol. 7, éd. et trad. Carl Johan Schlyter, Lund, Berlingska boktryckeriet, 1852, p. 79, § 39 : « *þiaufr oc morþingi, rauferi oc casna vargr* » (nous traduisons). Pour une traduction anglaise, voir : *Guta Lag. The Law of the Gotlanders*, trad. Christine Peel, Londres, Viking Society for Northern Research, University College, p. 48.

¹⁹ *Corpus iuris Sueo-Gotorum antiqui. Samling af Sweriges Gamla Lagar*, vol. 1, éd. Hans Samuel Collin et Carl Johan Schlyter, Stockholm, Z. Haeggström, 1827, p. 38, Retlosæ, § 5 : « *Kallær maþær man bykkiuhuælp — har ær, þæt sighir han — þu koþ hæm — Iak skyrskutæ þy at þu kallæpe mik vkuæpins orþ. Þæt ær sextanörtoghæ sak i hvan lot* » (nous traduisons).

²⁰ *Ibid.* (nous traduisons).

²¹ Corinne Leveleux-Teixeira, *La parole interdite. Le blasphème dans la France médiévale, XIII^e–XVI^e siècle : du péché au crime*, Paris, De Boccard, coll. « Romanité et modernité du droit », 2001, p. 486.

tive ? Le flou juridique ne permettait-il pas, justement, à la justice de manifester son pouvoir en se réservant le droit d'interpréter l'insulte ?

Identifier l'insulte

Car plus que le signifiant – l'insulte –, c'est son signifié qui véhicule l'injure. Et ce signifié dépend lui-même du contexte dans lequel le mot est proféré ou le geste exécuté ; des référents sociaux et moraux auxquels il renvoie ; ainsi que de l'expérience commune et conflictuelle des deux parties – autant de clés de compréhension qui manquent le plus souvent au commentateur moderne.

Les insultes verbales sont parfois suffisamment allusives ou imagées pour appeler des explications. L'*Ancienne loi de Västergötland* connaît encore celle-ci, adressée à une femme : « J'ai vu comme tu chevauchais le portail d'un enclos, les cheveux ébouriffés comme ceux d'une sorcière (*troll*) au coucher du soleil²² ». Si l'on comprend aisément qu'elle tourne autour de l'accusation de sorcellerie, il est clair que le crépuscule, les cheveux ébouriffés et le portail de l'enclos font écho à un substrat de croyances populaires dont le contenu et le sens nous échappent assez largement. Sans compter que l'invective est par définition un vécu éphémère, né d'une situation particulière : le ton sur lequel elle est prononcée est parfois la seule chose qui la détermine²³.

Les gestes injurieux sont souvent plus difficiles encore à décoder : ils s'adressent, d'après Claude Gauvard, à un corps habillé, sur lequel ils exercent une violence parfois physique (en giflant la victime, en la jetant

²² *Corpus iuris Sueo-Gotorum antiqui...*, éd. cit., p. 38, Retlosæ, § 5 : « *Iac sa at þu reet a quiggrindu lösharæþ ok i trols ham þa alt var iamrist nat ok dagher* » (nous traduisons).

²³ Claude Gauvard, « Conclusion », dans *L'Invective au Moyen Âge : France, Espagne, Italie*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, coll. « Atalaya », vol. 5, 1995, p. 249.

à terre ou en déchirant sa chemise, par exemple) – mais surtout symbolique. En France comme en Italie à la fin du Moyen Âge, l'une des insultes les plus courantes consiste à toucher, voire arracher le chaperon, symbole de la dignité morale de l'individu. Au ^{xv}^e siècle, les ordonnances de l'Échiquier de Rouen sanctionnent ce geste d'une amende de 5 sous, au même titre que le déshabillage, le coup de poing ou le crachat au visage²⁴. Praticué contre une femme, la dénudation des cheveux constitue en effet le premier acte du viol ; contre un homme, c'est une privation de liberté et une neutralisation de sa sexualité. Le geste fait alors écho aux obligations de se découvrir à l'Église ou lorsqu'on salue une femme²⁵.

L'injure ne réside pas dans l'acte, mais dans son sens. Elle n'est effective que lorsque l'insulte est identifiée comme telle : lorsqu'il est clair pour la victime ou pour les témoins de la scène qu'il y avait une mauvaise intention dans le geste ou la parole de l'offenseur. D'où un espace d'incertitude laissé à la réception de l'insulte ; d'où sans doute aussi la grande variété des réactions qu'elle était susceptible d'entraîner.

Il est parfois préférable de l'ignorer, quand elle est suffisamment légère ou quand l'homme qui la profère ne vaut pas la peine qu'on s'y arrête. Nicole Gonthier constate que l'échange de mots diffamatoires se fait le plus souvent entre individus de même condition ou statut social. Et Geoffroy de Charny ne rappelle-t-il pas, dans son *Livre de chevalerie*, que « douteuse chose est a tencier a son pareil, et forsenerie est de tencier a plus haut de luy, et laide chose est de tencier a plus bas de luy, et

²⁴ Anne Kucab, « Transmettre, donner, payer : les circulations du vêtement en ville à la fin du Moyen Âge », *Le vêtement au Moyen Âge : de l'atelier à la garde-robe*, Actes du colloque, Paris, 27-28 septembre 2016, à paraître.

²⁵ Claude Gauvard, « *De grace especial* ». *Crime, État et société en France à la fin du Moyen Âge*, Paris, Publications de la Sorbonne, coll. « Histoire ancienne et médiévale », 1991, p. 724–725.

tres laide chose a fol et a yvre²⁶ » ? On connaît enfin la réponse que le roi Philippe VI (1328–1350) fit à Edouard III (1327–1377), qui le défiait en 1340 en l'intitulant « Philippe de Valois » et en faisant fi de sa dignité royale : Philippe feignit de ne pas se reconnaître. Bien entendu, c'était pure posture, car le sens des lettres était limpide, mais il y a parfois plus à perdre qu'à gagner à relever un défi.

Dans la majorité des cas, pourtant, l'insulte appelle un démenti ou une réparation, car il en va de l'honneur de la victime. Il peut s'agir d'une amende de composition ou, dans le cas d'une injure proférée en privé, d'un arrangement à l'amiable et discret. Toutefois, ces solutions ne sont pas toujours envisagées dans le feu de l'action. En effet, qu'elle ait été proférée sous le coup de la colère ou de manière préméditée, voire répétée, qu'elle ait été dirigée contre une personne, un groupe ou une institution, l'insulte met des mots (ou des gestes) sur une haine, un mépris ou un conflit préexistant, parfois latent ou intériorisé, qu'elle attise et qu'elle publie. Elle est donc tout à la fois violence et prélude à la violence physique, parfois homicide. Dans la chanson de geste *Girart de Vienne*, Renier lie outrage verbal et brutalité envers son frère, puisqu'il le nomme « gloz [et] lechierres²⁷ » après l'avoir frappé : l'insulte marque le coup.

On ne s'étonnera donc pas de l'emploi intensif que les médiévaux font de l'insulte avant la bataille, comme lorsque les défenseurs de la ville d'Arras, assiégée en 1477, pendent à des potences les croix blanches de l'armée française, « montrant leur cul aux assiégeants et autres actions

²⁶ Geoffroi de Charny, *The Book of Chivalry of Geoffroi de Charny. Text, Context and Translation*, éd. et trad. Richard W. Kaeuper et Elspeth Kennedy, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1996, p. 128.

²⁷ *Girart de Vienne*, éd. Wolfgang van Emden, Paris, Société des anciens textes français, 1977, v. 1091.

malséantes²⁸ » : attisant la fureur de l'adversaire, l'injure vise à lui faire perdre son sang-froid tout en galvanisant ses propres troupes. Reprise et embellie par la littérature, l'insulte de guerre accentue négativement ou positivement le portrait moral des protagonistes. Dans la *Chanson de Roland*, avant que la bataille s'engage, le sarrasin Aelroth nomme ses ennemis « feluns franceis », entraînant le courroux de Roland qui lui répond à la fois physiquement en le coupant en deux et verbalement en le traitant d'« ultreculvert²⁹ ».

Formes et fonctions des représentations de l'injure

La vulgarité est bien plus présente dans la littérature médiévale que dans celle de l'âge classique, ce qui favorise une explicitation de l'insulte. Certains genres, que l'on a par conséquent considérés comme « bas », semblent même caractérisés par la profusion d'obscénités langagières échangées au cours de joutes verbales violentes : c'est le cas notamment du *Roman de Renart*, des fabliaux, des farces... La littérature médiévale mélange bien plus aisément niveau de langue soutenu et vulgaire, bien que l'idéal courtois favorise un discours raffiné.

En effet, les injures ne sont pas rares dans les textes médiévaux, quel que soit leur genre littéraire : dans le *Roman d'Énéas*, Lavine, qui vient d'avouer son amour pour le héros troyen, voit sa mère l'insulter en le traitant de « traître » et de « sodomite³⁰ », développant tout un discours particulièrement avilissant sur les prétendues mœurs homosexuelles d'Énéas afin de le discréditer aux yeux de sa fille. Mais si le discours in-

²⁸ Jean de Roye, *Chronique scandaleuse. Journal d'un Parisien au temps de Louis XI*, trad. Joël Blanchard, Paris, Pocket, coll. « Agora », 2015, p. 302.

²⁹ *La Chanson de Roland*, éd. et trad. Jean Dufournet, Paris, Flammarion, 1993, p. 156, v. 1191. Jean Dufournet traduit le terme par « fieffé coquin ».

³⁰ *Le Roman d'Énéas*, éd. et trad. Aimé Petit, Librairie Générale Française, coll. « Lettres Gothiques », 1997, p. 524, v. 8637.

jurieux est dans ce cas le fait d'un personnage, il peut également être pro-féré par le narrateur lui-même : dans le *Chevalier de la Charrette*, lorsque Lancelot rencontre le nain qui sera à l'origine de son surnom infamant, le narrateur nous précise à propos de ce dernier qu'il était « de pute orine³¹ ». Si la précision paraît moins insultante que si elle lui avait été directement adressée, le terme ordurier « pute » constitue bel et bien une injure, puisque cet outrage, qui s'en prend aux origines familiales du nain, le prive d'emblée de tout espoir de recevoir du public un accueil sympathique. L'insulte n'est donc pas propre aux dialogues intra-diégétiques. Elle est d'un emploi répandu sans être nécessairement licencieux pour autant : on ne compte plus, dans les romans, les chevaliers qui se font accueillir d'un « vassal » bien peu flatteur.

L'insulte et l'injure ne sont évidemment pas gratuites au sein des œuvres médiévales, qui ne prétendent pas à un réalisme nécessairement anachronique. Elles peuvent notamment avoir un rôle narratif important. De ce point de vue, *Érec et Énide* s'avère assez remarquable, puisque ce ne sont pas une, mais bien deux insultes qui structurent le roman. La première est celle qui permet de déclencher le récit : alors qu'Érec se trouve dans une clairière avec la reine et la demoiselle de compagnie de cette dernière, loin de la cour arthurienne qui s'est lancée dans une chasse au blanc cerf, le trio voit surgir des bois un chevalier, une jeune fille et un nain. Ces personnages ne s'étant pas présentés, ce qui peut en soi constituer une offense, la reine envoie sa demoiselle leur demander leurs noms : le nain, personnage vil par excellence, s'en prend alors physiquement à la jeune fille en la fouettant, avant de faire subir le même châtiment à Érec venu demander réparation. Dans cette ouverture du récit, l'injure n'est

³¹ Chrétien de Troyes, *Le Chevalier de la Charette*, éd. et trad. Daniel Poirion, dans *Œuvres complètes*, dir. Daniel Poirion, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1994, p. 515, v. 354.

pas verbale : tout au plus le nain traite-t-il Érec de « vassal³² », lequel lui répond un sonnante « nains enuieus³³ ». Si l'injure est avant tout physique, du fait des coups portés à la jeune fille et au chevalier, elle est aussi courtoise : Ydier a laissé son nain, créature inférieure, se comporter de façon méprisante et gratuite envers deux jeunes gens bien intentionnés, la première étant de surcroît une jeune fille, le second un chevalier désarmé. C'est suite à cette injure qu'Érec se lancera à la poursuite du trio pour venger l'affront, ce qui lui permettra de rencontrer Énide sur son chemin.

La deuxième insulte est tout aussi importante puisqu'elle lance la deuxième partie du récit : Érec, une fois marié à Énide, délaisse les armes au profit de l'amour, ce qui engendre des médisances dont la jeune épouse se fait l'écho. Érec est alors considéré comme « recreant³⁴ ». L'insulte est grave, puisqu'elle prive le chevalier de ce qui définit sa caste avant tout, à savoir le talent des armes. Érec doit partir en quête avec sa femme pour lui prouver que cette insulte ne saurait le définir. L'affront causé par l'insulte est fondamental : l'insulté se voit identifier par une notion péjorative, la *recreantise* ; à charge pour lui de restaurer l'honneur bafoué. L'injure structure le roman et en initie le récit.

L'insulte peut également être le lieu de la création verbale, le plus souvent dans un but comique, notamment lors d'invectives injurieuses hyperboliques. Moqué par la reine, Éneas se voit ainsi réduit à une homosexualité conçue comme perverse et contre-nature. Un autre exemple de ce type de portrait est celui de la louve Hersent par le milan Hubert dans la *Confession Renart*. Cette fois encore, il s'agit d'une invective visant un tiers pour le discréditer auprès de celui ou de celle qui l'aime : Armand

³² Chrétien de Troyes, *Érec et Énide*, éd. et trad. Peter F. Dembowski, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 8, v. 210.

³³ *Ibid.*, v. 213.

³⁴ Soit celui qui renonce à se battre, aux tournois, donc le lâche par extension.

Strubel parle du discours du milan comme d'une « bordée d'injures [...] d'une rare grossièreté³⁵ ». Car le goupil, ayant souhaité se confesser de ses péchés, procède à un éloge dithyrambique de la louve Hersent, dont il loue les vertus, notamment celles de son sexe, affirmant même que le « cons est la plus souverains mire³⁶ ». En réponse, l'oiseau confesseur se lance dans une véritable diatribe contre la louve, créature foncièrement lubrique et maléfique, et particulièrement contre son sexe, désigné entre autres comme une plaie « qu'on ne puet [...] vaincre /ne on ne puet au fons ataindre³⁷ ». L'ensemble est de la même teneur : les cent trente vers qui constituent le discours du milan vont de grossièretés infamantes en grossièretés infamantes. Stéphane Gompertz voyait dans la litanie d'injures en littérature un véritable anti-portrait³⁸. Le terme est d'autant plus adapté ici que les injectives de Hubert sont une réaction à l'éloge de Renart, avec une même insistance sur le sexe féminin, désigné à chaque fois par le terme de « con ». Mais si, dans le premier cas, l'obscénité ne créait pas l'injure, l'exagération licencieuse ne faisant que renforcer le panégyrique, le second discours constitue une violente attaque ayant pour but d'avilir la louve. L'insultée n'a d'ailleurs pas besoin d'être présente pour que l'insulte opère, car c'est Renart que cette dernière doit convaincre de l'ineptie de son choix amoureux. On distingue ainsi deux fonctions à cette longue tirade d'insultes. La première est comique : l'accumulation et l'hyperbole en sont les moteurs, comme lorsque le milan affirme que « Hersent escorche, Hersent plume ; /maldite soit la siene

³⁵ Armand Strubel, « Notice », *Le Roman de Renart*, éd. Armand Strubel, avec la collaboration de Roger Bellon, Dominique Boutet et Sylvie Lefèvre, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1998, p. 993.

³⁶ « La Confession de Renart », *Ibid.*, p. 138, v. 454.

³⁷ *Ibid.*, p. 140, v. 529–530.

³⁸ Stéphane Gompertz, « L'injure, le code, l'exclusion », *Exclus et systèmes d'exclusion dans la littérature et la civilisation médiévales*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, coll. « Senefiance », 1978, p. 394.

englume /que elle a plus eu de cops /qu’il n’a de fuelles en cents fols³⁹ ». Certaines images farfelues, tendant au grotesque, participent de ce comique, comme lorsque Hubert affirme à Renart que « se estoies vit ne coille /[...]. Ne seroit mie plain li biés⁴⁰ ». La deuxième fonction de ce texte est de traduire, *via* une folle diatribe, l’angoisse cléricale vis-à-vis du sexe féminin, où l’hyperbole de cette *vituperatio*, qu’on pourrait qualifier d’absurde, semble être le seul moyen d’appréhender ce fantasme innommable⁴¹.

Les représentations littéraires de l’insulte et de l’injure ne manquent donc pas au Moyen Âge. Quant à ses représentations picturales, lorsqu’elles ne sont pas accompagnées d’un texte, elles se limitent le plus souvent aux gestes plus ou moins violents qui accompagnent l’outrage verbal⁴². Jean-Claude Schmitt s’est intéressé à la question dans un article sur « les images de l’invective⁴³ ». Il y constate que plusieurs scènes bibliques se prêtent bien à la question, notamment les images de la Passion. Ainsi les gestes d’outrage au Christ sont-ils nombreux dans certains retables allemands de la fin du Moyen Âge : pied de nez, langue tirée, crachats, doigts à la bouche... Or, ces signes ne sont pas décrits ainsi dans la Bible : Jean-Claude Schmitt en déduit que ces gestes injurieux doivent renvoyer aux conceptions du geste injurieux à l’époque du peintre. On retrouve de fait le geste de la « figue », sorte de doigt d’honneur médiéval

³⁹ *Le Roman de Renart*, *op. cit.*, p. 141, v. 542–546.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 142, v. 598 et v. 600.

⁴¹ Pour Dominique Boutet, « Un imaginaire proprement diabolique est à l’œuvre [...] : si le sexe féminin fascine et terrorise, c’est que sa fascination est celle de l’abîme et donc de la perte », *Poétiques médiévales de l’entre-deux, ou le désir d’ambiguïté*, Paris, Honoré Champion, 2017, p. 188.

⁴² Voir également pour ces questions Élodie Guilhem et Catherine Kikuchi, « Introduction », *Questes*, n°37. *Sexualités et interdits*, dir. Élodie Guilhem et Catherine Kikuchi, 2018, p. 9–32.

⁴³ Jean-Claude Schmitt, « Les images de l’invective », dans *L’Invective au Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 11–20.

dont les origines remontent peut-être à l'Antiquité. Nicole Gonthier en expose plusieurs interprétations possibles. La tradition humaniste a évoqué une vengeance de l'empereur Frédéric Barberousse contre la ville de Milan, révoltée en 1159, qui avait obligé l'impératrice à monter une mule à l'envers de façon outrageante : « l'empereur imposa à chaque captif milanais, sous peine d'être exécuté immédiatement, de retirer avec les dents une figue placée dans les parties de la mule et de l'y replacer de la même manière⁴⁴ ». Plus probablement, il pourrait s'agir d'une équivalence lexicale du mot italien *fica* avec le sexe féminin⁴⁵.

Toutefois, les injures physiques ne sont pas les seules représentées : Jean-Claude Schmitt cite ainsi des représentations allégoriques de huit malédictions dans le *Livre de prière dit de Hildegarde de Bingen*. Il s'agit en l'occurrence des illustrations des « Colériques » et de « Ceux qui provoquent la discorde » :

« S'affrontant deux par deux, se menaçant du poing ou se frappant, ils sont surtout munis d'une sorte de flûte dont l'extrémité est constituée d'une tête qu'on peut qualifier au choix de diabolique, bestiale ou monstrueuse. Le miniaturiste a voulu figurer de la sorte les paroles mauvaises et mutuellement hostiles qui sortent de la bouche de ces personnages⁴⁶ ».

L'allégorie picturale permet ici, pour une fois, de saisir une forme purement verbale de l'injure.

Ce tour d'horizon introductif aura montré toute la variété des usages de l'injure au Moyen Âge. Y-a-t-il pour autant une spécificité mé-

⁴⁴ Nicole Gonthier, « *Sanglant Coupaul !* », « *Orde Ribaude !* »..., *op. cit.*, p. 21.

⁴⁵ Rabelais évoque encore ce geste outrageant dans le *Quart Livre*, qui déclenche une guerre entre les Papefigues, où il est signe de salutation, et les Papimanes, pour lesquels il s'agit d'une insulte (voir le chapitre XLV, « Comment Pantagruel descendit en l'isle des Papefigues », *Le Quart Livre*, éd. Mireille Huchon, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1998, p. 406–413).

⁴⁶ Jean-Claude Schmitt, « Les images de l'invective », *art. cit.*, p. 16.

diévale dans l'usage de l'insulte et de l'injure, ainsi que dans leurs articulations dans les rapports sociaux, la littérature et l'art pictural ? Certes, le Moyen Âge n'a pas été plus injurieux, ni moins injurieux, que n'importe quelle autre période historique. Eu égard au rôle fondamental que jouait la *fama* dans ces sociétés de l'honneur, la question de savoir s'il a fait un usage propre des atteintes à la renommée que sont l'insulte et l'injure reste néanmoins ouverte. C'est à ces problématiques que les articles de ce séminaire auront tâché de répondre.